

EDEN A L'OUEST

UNE ODYSSEE FILMÉE PAR

COSTA-GAVRAS



EDEN A L'OUEST

Un film de **Costa-Gavras**

Avec **Riccardo Scamarcio,**
Juliane Koehler, Ulrich Tukur
Eric Caravaca, Anny Duperey

Sortie le **11 février 2009**

Durée : **1h50**

DISTRIBUTION

Pathé

2, rue Lamennais

75008 Paris

Tél. : 01 71 72 30 00

www.pathedistribution.com

PRESSE

Moteur ! Dominique Segall, Grégory Malheiro

20, rue de la Trémoille

75008 Paris

Tél. : 01 42 56 95 95

moteur@maiko.fr



Synopsis

EDEN À L'OUEST

Comme dans l'Odyssée, c'est en mer Egée que l'aventure d'Elias, notre héros sans légende, commence.

Sur la même mer, sous le même soleil et le même ciel qu'à l'aube de la civilisation. Après bien des péripéties, dont une escale au paradis et un bref séjour en enfer, son épopée finit magiquement à Paris.

Paris, que chaque errant voit briller au plus profond de ses rêves dans son sommeil incertain.

EDEN À L'OUEST tente de faire écho au parcours, à l'errance, à l'histoire de ceux - hier ce fut nous-mêmes ou nos pères et mères - qui traversent la terre, bravent les océans et les uniformes à la recherche d'un toit.

L'histoire d'Elias n'est pas celle d'Ulysse, ni celle de Jean-Claude, ni la mienne. Mais je me reconnais dans Elias, cet étranger qui ne m'est pas étranger...

Costa-Gavras



«J'ai un immense respect pour l'homme qui immigré»

Entretien Costa-Gavras

Costa-Gavras, réalisateur français le plus primé, aborde dans son nouveau film un thème qui trouve chez lui une résonance singulière. EDEN À L'OUEST ou le parcours d'un immigré, une odyssée que seul ce Grec venu à Paris en 1956 pouvait signer avec autant de justesse et de recul. Rencontre.

Avec EDEN À L'OUEST où nous emmenez-vous ?

À Paris. J'ai voulu ce film comme une Odyssée. Mon personnage traverse, un peu comme Ulysse, la mer (la mienne, en l'occurrence la Méditerranée), puis les épreuves, les tempêtes. Il affronte les monstres modernes et bouscule les mythes de notre époque. À ceci près qu'Ulysse voulait retrouver son foyer et que lui, vient pour essayer d'établir le sien.

Beaucoup d'hommes et de femmes sont aujourd'hui obligés de se déraciner pour aller s'enraciner ailleurs. «Partir, c'est mourir un peu» mais immigrer, c'est mourir un peu pour renaître ailleurs. C'est en cela que c'est un film sur l'enracinement ; aux antipodes d'une vision statique d'un enracinement avec l'amour de la terre, de ses montagnes, de l'odeur de l'herbe au réveil.

Elias se confronte à un monde différent, inconnu et nous incite à regarder ce monde, le nôtre, avec ses yeux, un regard plus neuf, plus critique, et finalement il nous met face à nous-mêmes.



Au début du film nous sommes presque dans un documentaire ou un reportage très réaliste sur un cargo rempli d'immigrés.

Il fallait comprendre immédiatement que ce sont des immigrés - de la faim ou de la guerre, ou des deux - peu importe. Nous avons voulu avec Jean-Claude Grumberg que notre personnage soit la quintessence de tous ceux qui pour survivre sont obligés de partir. Parce qu'ils n'ont plus de quoi nourrir leur famille, parce que l'avenir dans leur pays est déprimant, parce que la police politique d'un régime veut leur peau, ou tout simplement parce qu'ils ont un rêve qui les pousse à aller ailleurs. Nous avons inventé une langue et tout fait pour que l'on ne puisse pas donner de nationalité à notre personnage.

Dans la première scène ils sont des centaines d'immigrés clandestins entassés sur un cargo pourri. Leur point commun à tous : ils ont payé pour être sur ce bateau et on leur a promis l'Europe... l'Eden.

Et tout d'un coup, ils sont trahis et abandonnés. Cette histoire est commune à tous les immigrés. Ensuite, c'est chacun son odyssée, selon son rêve, ses besoins ou ses capacités...

Le rêve d'Elias, votre héros, c'est Paris...

Paris n'est pas innocent pour nous. Paris - ville des Lumières, de la tolérance, de la culture, de la douceur. C'est ici que je suis venu, comme sont venus une génération avant les parents de Jean-Claude Grumberg.

Dans cette Odyssée on croise des personnages plus ou moins tolérants, plus ou moins généreux, et l'on sent que vous avez accordé une attention particulière à les décrire.

Ils nous ressemblent tous, ils sont tous une partie de nous-mêmes, de notre société et de ses contradictions. L'immigration est un révélateur de nous-mêmes à un moment donné. La manière dont un pays accueille ou non des populations, la manière dont il les intègre ou les repousse, les artifices et les barrières qu'il met ou non en place, les a priori sur les immigrés de certains pays et pas d'autres, tout cela en dit long sur l'état d'une société.

Le traitement que les Français ont réservé aux Italiens ou aux Polonais dans les années trente, puis aux Nord-Africains avant et après la guerre d'Algérie, aux Portugais à la même période, sans parler des préjugés sur les immigrés asiatiques «plus discrets, plus travailleurs, plus faciles à intégrer», tous ces clichés parlent de nous.

Elias, l'immigrant, permet d'observer notre société et la manière dont elle se comporte vis-à-vis de ce «corps étranger».

Elias est toujours en fuite.

Le problème d'Elias n'est pas la difficulté de s'installer. Son problème, c'est de pouvoir se poser à un endroit sans que l'on vienne le pourchasser. Il est en permanence en fuite, traqué. Aujourd'hui l'immigré n'est pas perçu comme une chance pour un pays. Il n'est plus un besoin, même plus un problème, il est perçu comme un danger.

Tel qu'il est présenté dans beaucoup de médias, directement ou indirectement, l'immigré représente un danger : un danger d'envahissement de la société. Or la société européenne comme la société française a besoin d'immigrés.

■ ■ ■

■ ■ ■

À un moment donné il a peur des pompiers...

Il a peur de l'uniforme quel qu'il soit. Dans LES TEMPS MODERNES Charlot est terrifié à la vue de deux matelots. Il fuit.

... ou de policiers qui encadrent simplement une traversée en rollers à Paris...

Elias a peur, mais cette fois ces policiers l'appellent «Monsieur» et le protègent car désormais il est bien habillé.

Malgré sa dureté, le film a aussi une certaine douceur et un humour qui donnent un style inattendu à ce nouveau Costa-Gavras. Ça tient à quoi ?

Sans doute parce que ce personnage me touche plus qu'un autre. La douceur, la bienveillance chez l'immigré sont dues au besoin d'être accepté, et pourquoi pas être aimé.

Mais aussi à ce sentiment d'infériorité issu du paternalisme qu'il voit souvent dans nos regards ou notre comportement. J'ai un immense respect pour un homme qui immigré.

Quitter son pays, aller vers l'inconnu est une épreuve terrible. Il faut un courage mental et un courage physique à toutes épreuves. Il faut beaucoup d'intelligence, d'intelligence de la vie. Il faut un sens de la débrouille mais aussi une faculté de comprendre et de s'adapter à des codes, à des modes de fonctionnement différents, sans parler de la barrière de la langue. Ce sont peut-être finalement les meilleurs qui ont ce courage et viennent à nous, dans notre «Eden».

Nous avons voulu avec Jean-Claude Grumberg que le film soit un hommage à nos pères, nos grands-pères et à ceux de notre génération qui sont venus en France malgré les embûches et les tempêtes ; les voilà, nous voilà !

«*We stand*» comme disent les Américains. J'aime bien cette expression toute simple. Il y a de la fierté à être simplement là, debout. C'est sans doute un truc de pionnier, mais ça en dit long.



Février 2009, sortie d'EDEN A L'OUEST... Février 1969 sortie de Z... Quarante ans, qu'y a-t-il de changé?

À l'époque où j'ai fait des films comme Z, c'étaient des films d'alerte et de dénonciation, de mise en perspective dans un monde où tout semblait aller vers le «progrès», vers le «mieux».

La nécessité était alors de dire que dans le «mieux» il y avait aussi du pire. Aujourd'hui le discours général est que tout va vers le pire dans tous les domaines. Et entre autres, le regard sur l'immigré est catastrophique. Nous n'avons pas voulu avec EDEN A L'OUEST faire un film de plus sur cette surdramatisation de l'immigré.

En optant pour une certaine légèreté mêlée à une violence certaine, nous avons voulu laisser «respirer» la question de l'immigré. Aborder cet homme «à problèmes» autrement.

Anny Duperey est merveilleuse dans le film. Une seule scène mais tout est dit ! Elle croise Elias, lui donne une veste.

Elle lui dit : «*Avec ça tu vas pouvoir trouver du travail et aller aux Champs-Élysées*». Elle lui donne une clé, un passe. La clé, c'est un vêtement qui n'est pas simplement là pour tenir chaud mais qui lui facilite le contact avec les autres, qui fait tomber leur peur.

Cette grande bourgeoise parisienne le sait. Elle lui donne la veste de son mari que l'on imagine décédé.



Elle ne le fait quand même pas entrer chez elle !

Non, elle le laisse sur le palier. Elle fait ce que nous faisons tous, aider un peu.

Et si on ne peut pas «héberger toute la misère du monde», il faut se comporter avec dignité et humanité. Ce pays est fait de millions d'ex-Elias et d'Elias. Il ne faut pas que l'intégration soit une simple victoire personnelle sur l'adversité. Il faut que ce soit le projet collectif d'une société.

Parmi ces millions d'immigrés qui font la France, il y en a un qui s'appelle Costa-Gavras : né en Grèce, voilà un étranger qui s'est plus que bien intégré dans son pays d'accueil. Qu'est-ce qui dans ce film fait écho à votre histoire ?

Tout. Et pourtant ce n'est pas un film autobiographique, même si j'étais, moi aussi, un immigré culturo-économique. Je crois que je suis comme des milliers d'immigrés ! Tous ne sont pas devenus metteurs en scène et avec une réussite que je continue de trouver extraordinaire !

Ce n'est pas une autobiographie, je le répète. Pourtant, j'ai puisé en moi, dans ma vie et mes expériences le personnage d'Elias. Ce film est sans doute mon film le plus personnel.

Mais vous, vous sentez-vous Français ?

Sur ce thème, je vous répondrais : «*Est-ce que vous, Français, vous me sentez Français ? Si vous me sentez Français, je suis avec vous*». Je suis de ce pays que j'aime, de cette culture, je suis d'ici. Mais c'est votre regard qui me le dit, pas moi. Et ce besoin ne disparaît jamais. C'est

comme une histoire d'amour. Vous aimez une femme et vous lisez dans ses yeux qu'elle vous aime. Un immigré ne se sent pas Français le jour où il a un toit, un travail, des papiers. Ça compte, mais ça ne suffit pas. Il est Français quand d'autres Français le regardent avec respect, chaleur, quand ils le regardent comme un des leurs.

Vous avez appris à «être Français» ?

Je n'ai pas la culture qu'ont mes enfants depuis la petite école. Quand je suis arrivé, j'ai lu les manuels scolaires pour apprendre ce qu'apprenaient les écoliers, les chansons françaises par exemple ; mais naturellement je ne les ai pas vécues, je les ai apprises tardivement, et je sais qu'elles ne sont pas totalement à moi, en moi. C'est surtout ça, être Français : avoir des copains, des petits copains Français, jouer en français à l'école en ne se posant jamais la question.

Qui êtes-vous alors ? D'où êtes-vous ?

Je suis citoyen Français. Je suis Parisien, la ville où je vis depuis plus de 50 ans.

Ma culture est française, je fais partie de ce pays en tant que citoyen Français et j'essaie d'être à la hauteur de cet honneur. Je dis parfois à mes enfants : «*Vous, vous êtes Français par hasard ; moi, je le suis par choix et par nécessité*». C'est ce choix et cette nécessité qui ont fait de moi ce que je suis.

Est-ce que vous avez l'impression que la France aujourd'hui est moins généreuse avec ses immigrés qu'elle ne l'était quand vous êtes arrivé ?

Je crois qu'elle est devenue moins généreuse par peur : par la peur du chômage, par la peur d'autres religions, d'autres couleurs de peau. Peurs attisées par certains politiciens et qui ont fini par laisser des traces, créant le mythe de l'envahissement, du danger pour l'identité et la culture françaises...

■■■

■ ■ ■

L'acteur qui joue Elias, Riccardo Scamarcio, doit dire à peu près dix phrases en tout dans le film. Un personnage principal qui ne parle pratiquement pas !

Les grands acteurs du muet ne parlent pas et ils nous font tout comprendre. Elias est un immigré qui n'a pas pu apprendre le français. Mais il essaie de l'apprendre dans un vieux manuel. Quand j'entends que l'on voudrait que les immigrés apprennent le français avant de venir chez nous, c'est ahurissant. Où pourraient-ils l'apprendre ? Dans leur pays dévasté par la misère, la guerre ou les deux ?

Au début avec son compagnon d'infortune, ils parlent leur langue maternelle...

Il a fallu inventer une langue qui n'identifie pas les personnages. Nous avons inversé les mots français ! Un ami linguiste a écouté le résultat et nous a dit : «*Ça ressemble à une langue sémite, mais l'architecture est française*»... il nous a fait faire des corrections pour qu'elle soit plus de «là-bas»... Un là-bas lointain.

Il y a un couple de Grecs nouveaux riches qui s'engueulent dans la voiture. Je ne sais pas si ce sont des amis à vous qui vous ont inspiré, mais ils sont incroyables !

Comme chaque scène du film, celle-ci a sa signification, disons son allégorie. Le couple qui prend Elias en auto-sop est Grec. Il aurait pu être Italien ou Espagnol.

C'est une scène sur notre versatilité, nos envies d'être prévenants ou charitables tant que cela ne dérange pas notre confort, notre tranquillité. Alors notre humanisme faiblit, jusqu'à disparaître.

Vous avez dit : «nouveaux riches». Ce n'est pas un cliché. Par expérience et observation, je sais qu'on trouve parmi eux plus d'indifférence qu'ailleurs.

Il y a aussi des clins d'œil à la politique française et une omniprésence des médias télé, qui sont là tout le temps, mais souvent à côté de l'action.

J'ai voulu que les «arrière-plans» racontent un peu l'histoire de notre société, pour compléter l'univers dans lequel notre personnage évolue.

Au premier plan il y a, malgré un certain humour, une violence permanente. Comme la scène où il va déboucher les WC à la main, en mettant littéralement les mains dans la merde.

Cette scène, comme celle du Magicien et de ses «toilettes de la mort», est une métaphore sur l'utilisation que l'on fait de l'immigré.



Il y a une chose ancrée dans les esprits, et aussi dans celui de l'immigré, c'est qu'il doit tout accepter et ne rien dire s'il veut parvenir à être toléré, accepté, et se faire intégrer. L'humiliation, la dégradation, le viol même. Tout. Parce qu'il est faible, il est même plus que faible, il n'est rien. Il voit ça dans les regards et il finit par s'y soumettre.

Rester digne, résister, refuser ne sont pas des valeurs, des vertus quand on est un immigré ; c'est une source d'ennuis. Et cette violence-là faite à un homme est indicible. Du temps de ma jeunesse en Grèce il fallait aussi se soumettre et rester soumis. Mais petit à petit, on apprend à trouver sa place, à tenir tête. On le voit dans le film. Lorsqu'Elias se révolte, il gagne le respect des autres et la liberté ; c'est comme cela qu'il sort d'une usine où on l'exploite en lui promettant des papiers. Il gagne en dignité mais il est obligé de fuir.

Il y a aussi une autre violence dans votre film, c'est la présence des flics partout. Un peu comme dans un Chaplin. Même Elias à un moment se transforme en policier, même si c'est un policier d'opérette. C'est quelque chose que vous ressentez ou c'est juste un procédé ?

Il n'y a pas de procédés dans le film. Rien n'est gratuit. Chaque scène, chaque personnage, chaque situation a un sens. Je n'utilise pas, je retranscris quelque chose qui me paraît important. Au spectateur de déchiffrer.



Pour en revenir à la police, c'est vrai qu'on la voit beaucoup. Nous avons passé avec Michèle nos 40 ans de mariage en Islande. Invités par le président de la République nous sommes arrivés, nous avons sonné, on nous a ouvert, pas un policier en vue. Et sans parler de l'Islande, dans beaucoup de pays en Europe la police n'est pas aussi omniprésente qu'en France. Quand on vient de l'étranger ça saute aux yeux puis on s'habitue. Pour l'immigré, le policier est le danger absolu. Alors oui, on les voit dans le film, on les voit avec les yeux et les peurs d'Elias.

Dans votre cinéma, vous avez essayé de montrer à quel moment une démocratie déviait ou ne se comportait plus comme telle. Aujourd'hui en France, on ne se pose plus la question. Il n'y a plus besoin d'être vigilant. C'est un acquis.

Ce n'est jamais acquis. Il faut toujours rester vigilant.

Est-ce que vous pensez que la manière dont une démocratie gère le problème de l'immigration peut être un baromètre, un indicateur de son état de santé ?

Aujourd'hui on ne juge plus une démocratie en se demandant si elle risque de devenir une dictature, si untel ou untel est un tyran potentiel. Refaire un Z aujourd'hui dans un pays d'Europe n'aurait pas de sens. Les militaires ne menacent plus, au contraire il leur arrive même de communiquer et de faire de l'humanitaire !

Pour autant, je crois que les questions demeurent.

Il y a quelques années, Pierre Joxe qui était alors ministre de l'Intérieur me disait : «*Mais pourquoi ne faites-vous pas un film sur la banane*

■ ■ ■

bleue ? La banane bleue, c'est l'Europe vue par satellite : la nuit les villes les plus éclairées forment une sorte de banane bleue. Nous pensons que dans les toutes prochaines années entre 20 et 25 millions d'immigrés vont vouloir arriver dans cette banane bleue.»

Ce n'est donc pas nouveau. Mais comment les démocraties se sont-elles comportées depuis, face à ce problème ?

Quand on voit qu'une mère est menacée d'être expulsée parce que son fils vient de mourir et que, sans lui, elle perd son droit à rester en France ! Qu'il faut l'intervention personnelle d'un ministre ! On a le droit de se demander ce qui arrive à notre démocratie. Être suspendu au bon vouloir d'un ministre ! Où est le débat ? Où est la vie démocratique quand il s'agit de l'immigré ?

Quand les policiers vous disent : «*Eh toi, viens ici !*», c'est déjà une humiliation. Parce que je ne suis pas «toi», je suis «vous». Quand Elias regarde une vitrine alléchante et qu'attiré irrésistiblement il tape son front contre la vitre, le propriétaire, d'un geste lui signifie : «*Fous-moi le camp de là ! Ne regarde même pas ma vitrine ! Tu n'es pas digne*». C'est aussi une violence inadmissible et elle se banalise tous les jours. Une démocratie qui se respecte canalise la violence et protège les plus faibles pour qu'il gardent leur dignité. Je ne parle pas d'égalité absolue pour tous. C'est un autre débat. Mais la démocratie, c'est refuser que des hommes perdent leur dignité. Immigrés, SDF, chômeurs, exclus, rien ne doit leur faire perdre leur dignité. Et ce débat-là est loin d'être fini.

Propos recueillis par Olivier Ravanello



Costa-Gavras

Né le 13 février 1933 en Arcadie, Grèce
Etudes secondaires. Athènes, Grèce
Université en Sorbonne, Lettres. Paris, France
I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques) – 1956. Paris, France

- 1965

COMPARTIMENT TUEURS - Réalisateur et scénariste, d'après le roman de Sébastien JAPRISOT
Avec Yves MONTAND, Simone SIGNORET, Jacques PERRIN, Catherine ALLEGRET, Michel PICCOLI, Jean-Louis TRINTIGNANT
(Ce 1^{er} film a été réalisé grâce à l'appui d'Yves Montand et de Simone Signoret)
Classé parmi les meilleurs films de l'année à sa sortie aux U.S.A.
Prix Edgar Poe.
- 1967

UN HOMME DE TROP - Réalisateur et scénariste, d'après le livre de Jean-Pierre CHABROL
Avec Michel PICCOLI, Jean-Claude BRIALY, François PERIER, Charles VANEL, Jacques PERRIN, Bruno CREMER, Claude BRASSEUR
- 1969

Z - Réalisateur et co-scénariste avec Jorge SEMPRUN, d'après le roman de Vassilis VASSILIKOS
Avec Yves MONTAND, Jean-Louis TRINTIGNANT, Irène PAPPAS, Pierre DUX, Jacques PERRIN, François PERIER, Julien GUIOMAR
Prix Spécial du Jury à l'unanimité et Prix d'Interprétation pour Jean-Louis TRINTIGNANT, Festival de Cannes
Grand prix annuel de l'Académie du Cinéma Français
Prix de la Critique de New-York
Deux oscars (5 nominations)
... et une vingtaine d'autres prix aux U.S.A., Angleterre, Allemagne, Amérique Latine...
- 1971

L'AVEU - Réalisateur et co-scénariste avec Jorge SEMPRUN, d'après le livre d'Arthur et Lise LONDON
Avec Yves MONTAND, Simone SIGNORET, Michel VITOLD, Antoine VITEZ, Gabriele FERZETTI
- 1973

ÉTAT DE SIÈGE - Réalisateur et co-scénariste avec Franco SOLINAS
Avec Yves MONTAND, Jacques WEBER, Jean-Luc BIDEAU
Prix Louis Delluc
- 1975

MONSIEUR KLEIN - Co-scénariste avec Franco SOLINAS
Réalisé par Joseph LOSEY
- 1975

SECTION SPÉCIALE - Réalisateur et co-scénariste avec Jorge SEMPRUN, d'après le livre de Jacques VILLERET
Avec Louis SEIGNER, Pierre DUX, Michel GALABRU, Claude PIEPLU, Michael LONSDALE, Jacques PERRIN, Yves ROBERT, Bruno CREMER.
Prix de la Mise en Scène, Festival de Cannes
- 1977

LE CORMORAN - Co-scénariste avec Franco SOLINAS
Film non réalisé
- 1979

CLAIR DE FEMME - Réalisateur et scénariste, d'après le roman de Romain GARY
Avec Romy SCHNEIDER, Yves MONTAND

- 1981

MISSING - Réalisateur et co-scénariste avec Donald STEWART
Avec Jack LEMMON, Sissy SPASSEK, John SHEA
Palme d'or et Prix d'Interprétation pour Jack LEMMON, Festival de Cannes
Grand Prix du Writers Guild of America
Oscar du Meilleur Scénario (4 nominations)
- 1983

HANNA K - Réalisateur et co-scénariste avec Franco SOLINAS
Avec Jill CLAYBURGH, Jean YANNE, Gabriel BYRNE
- 1985

CONSEIL DE FAMILLE - Réalisateur et scénariste, d'après le roman de Francis RYCK.
Avec Fanny ARDANT, Johnny HALLYDAY, Guy MARCHAND
- 1987

BETRAYED (LA MAIN DROITE DU DIABLE) - Réalisateur
Scénario de Joe ESZTERHAS
Avec Debra WINGER, Tom BERANGER, John HEARD
- 1989

MUSIC BOX - Réalisateur
Scénario de Joe ESZTERHAS
Avec Jessica LANGE, Armin MUELLER-STAHL, Frédéric FORREST
Ours d'or, Festival de Berlin 1990
Une nomination aux Oscars pour Jessica Lange
- 1992

LA PETITE APOCALYPSE - Réalisateur et co-scénariste avec Jean- Claude GRUMBERG, d'après le roman de Tadeusz KONWICKI
Avec André DUSSOLLIER, Pierre ARDITI, Barbara ROMANTOWSKA
- 1994

Mise en scène de l'opéra **«IL MONDO DE LA LUNA»** de Joseph HAYDN, sur un livret de Carlo GOLDONI. Théâtre San Carlo de Naples, Italie
- 1994

À PROPOS DE NICE, LA SUITE - Réalisation d'un épisode (Cancobales sur Jean-Marie le Pen à Nice)
- 1995

LES FILMS LUMIÈRE - Parmi d'autres réalisateurs, réalisation d'un court d'une minute dans les mêmes conditions que celles des Frères Lumières.
- 1997

MAD CITY - Réalisateur
Avec John TRAVOLTA et Dustin HOFFMAN
- 2000

MON COLONEL - Co-scénariste avec Jean-Claude GRUMBERG, d'après le livre de Francis ZAMPONI
- 2001

AMEN - Réalisateur et co-scénariste avec Jean-Claude GRUMBERG, d'après la pièce «Le Vicaire» de Rolf HOCCHUTH
Avec Ulrich TUKUR, Mathieu KASSOVITZ, Ulrich MUHE
- 2004

LE COUPERET - Réalisateur et co-scénariste avec Jean-Claude GRUMBERG, d'après le roman «The Ax» de Donald WESTLAKE
Avec José GARCIA, Karin VIARD, Ulrich TUKUR et Olivier GOURMET
- 2009

EDEN A L'OUEST - Réalisateur et co-scénariste avec Jean-Claude GRUMBERG
Avec Riccardo Scamarcio, Julian KOELHLER, Ulrich TUKUR, Eric CARAVACA, Anny DUPEREY
- 1971 - 1973

Président de la société des Réalisateur de Films
- 1982 - 1987

Président de la Cinémathèque Française
- 1991

Président du Festival CINEMEMOIRE (Année de création)
- 1992

Vice-président du 1^{er} siècle du Cinéma (Président : Michel Piccoli)
- Depuis 2007

Président de la Cinémathèque Française

Jean-Claude Grumberg

Auteur dramatique, né à Paris en 1939.

ÉCRITURE THÉÂTRALE

- 1968** **Demain une fenêtre sur rue**
Prix des U
- 1969** **Mathieu Legros**
- 1969** **Michu, Rixe**
- 1973** **Dreyfus**
Prix Plaisir du théâtre
- 1974** **Chez Pierrot**
En r'venant d'Expo
- 1979** **L'Atelier**
Prix Ibsen, Prix du Syndicat de la critique,
Grand prix de la ville de Paris, Molière du Meilleur auteur dramatique
et de la Meilleure pièce du répertoire (1999)
- 1990** **Zone Libre**
Molière du Meilleur auteur dramatique
- 1997** **Adam et Eve**
- 1998** **Rêver peut-être**
Prix du Syndicat de la critique
- 2000** **L'Enfant do**
- 2009** **Vers toi, Terre promise**

SCÉNARISTE OU CO-SCÉNARISTE CINÉMA

- 1988** **LES ANNÉES SANDWICHES** de Pierre Boutron
- 1980** **LE DERNIER MÉTRO** de François Truffaut
- 1992** **LA PETITE APOCALYPSE** de Costa-Gavras
- 1998** **LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE** de Marcel Bluwal
FAIT D'HIVER de Robert Enrico
- 2000** **AMEN** de Costa-Gavras
- 2003** **LE COUPERET** de Costa-Gavras
- 2007** **EDEN À L'OUEST** de Costa-Gavras

TÉLÉVISION

- 1983** **Thérèse Humbert** de Marcel Bluwal
- 1985** **Les lendemains qui chantent** de Jacques Fansten
Music-hall de Marcel Bluwal
- 2003** **Un fils de notre temps** de Fabrice Cazeneuve
- 2004** **93, rue Lauriston** de Denys Granier-Deferre
- 2007** **Clémentine** de Denys Granier-Deferre

RÉCITS

- 2003** **Mon Père**, inventaire aux éditions du Seuil

Riccardo Scamarcio

Né à Trani dans le Sud de l'Italie, Riccardo Scamarcio a suivi des cours d'acteur à l'École nationale de Cinéma de Rome.

Il a débuté au cinéma dans le film **NOS MEILLEURES ANNÉES** de Marco Tullio Giodana, mais c'est en 2004 que Riccardo a marqué un tournant dans sa carrière avec le film **TRE METRI SOPRA IL CIELO** de Luca Lucini.

- 2009** **LA PRIMA LINEA** de Riccardo De Maria
- 2008** **ITALIANS** de Giovanni Veronesi
EDEN À L'OUEST de Costa-Gavras
IL GRANDE SOGNO de Michel Placido
COLPO D'OCCHIO de Sergio Rubini
- 2007** **GO GO TALES** de Abel Ferrara
MON FRÈRE EST FILS UNIQUE de Daniele Luchetti
HO VOGLIA DI TE de Luis Prieto
MANUALE D'AMORE 2 de Giovanni Veronesi
- 2005** **ROMANZO CRIMINALE** de Michele Placido
TEXAS de Fausto Paravidino
L'UOMO PERFETTO de Luca Lucini
- 2004** **TRE METRI SOPRA IL CIELO** de Luca Lucini
- 2002** **NOS MEILLEURES ANNÉES** de Marco Tullio Giordana



Liste artistique

par ordre d'apparition à l'écran

Elias Ami Elias Nina Amies Nina	Riccardo Scamarcio Odysseas Papaspiliopoulos Léa Wiazemsky Tess Spentzos Kristen Ross Stella-Melina Vasilaki Gil Alma Eric Caravaca Marisha Triantafillidou Konstantinos Markoulakis Mona Achache Alexandre Bancel Juliane Koehler Igor Raspopov Ina Tsolakis Vitalyk Field David Lowe Ana Paula Aurijo Ulrich Tukur Dylan Talleux	Type douche La caissière Un garde Jeune femme mouquettes Dame pipi Fanfare marché Groupe Folklorique Alsacien	Guerassim Dichliev Juliette Galois Olivier Chenevat Sophie Parel Isabelle Dunatte Harmonie municipale de Melun L'Amicale des Alsaciens et Lorrains de Rueil-Malmaison Harmonie municipale de Melun Denis Rezard dit Bilbo Costel Mirol Justin Blankaert François Criqui Zirek Ahmet Cyrille Dobbels Alexandra Riegel Alejandra Skira Antoine Kakou Jean-Benoît Terral Alain Dzukam Simo Djiby Badiane Murali Perumal Frédéric Chau Aymen Saidi Gilles Demurger Christophe Roblin Bonnafet Tarbouriech Vincent Andrieu Emmanuel Ambroise Anny Duperey Christophe Dru Bruno Lochet Yves Alion Martine Demaret Xavier Maly Clara Schwartzberg Jean-Claude Grumberg Michel Robin Julie Gavras Elias Hamon
Hôtesse Bob Jack Directrice Club Yvan Mari Lou Bernard Christina Leonid Sa femme Son fils Fred l'Américain Elena Nick Nickelby Assistant Nick Nickelby Numéro des Toilettes de la mort	The Magic of Nathan Burton Las Vegas, Nevada, USA Arto Apartian Tasos Kostis Dina Mihailidou Manolis Psychogioudakis Konstantina Hamalaki Ieroklis Mihailidis Annie Loulou Florian Martens Antoine Monot David Kruger Bruno Paviot Marcel Mankita Ahmed El Kourachi Jian Zhang Jean-Pierre Gos Jean-Christophe Folly Alain Aithnard	Orchestre folklorique Contrebassiste orchestre Chef gitan Conducteur Jaguar Salem garagiste Compatriote Elias Voisin asile Dames TGV	
Commerçant bazar Chauffeur voleur Paysanne Sofia Enfants Sofia		Jeune garçon TGV Homme gare de l'Est Balayeur gare Marchand objets Hindou Asiatique Petit basané coup de boule CRS	
Le couple Mercedes			
Gunther Karl Rabatteurs usine		Maître d'hôtel Monsieur direction métro Mendiant gobelet Dame à la veste Policier en roller SDF Yann SDF Femme SDF Policier chez SDF Jeune fille métro Homme sortie métro Portier Lido Dame à la poussette Enfant poussette	
Contremaître Ouvrier Kim Franz Le chanteur/musicien Africain			

Liste technique

Michèle Gavras - Jérôme Seydoux - Manos Krezias présentent une coproduction France-Italie-Grèce		Producteurs associés	Dionyssis Samiotis Salem Brahimi Léonard Glowinski CL Productions Costas Lambropoulos Nikos Doukas
Un film de	Costa-Gavras	Production exécutive Grèce	
Scénario de	Costa-Gavras Jean-Claude Grumberg		
Producteur délégué	Michèle Ray-Gavras	Direction de production Premier assistant réalisation Assisté de	Florence Masset Joseph Rapp Dylan Talleux
Une coproduction	KG Productions Pathé France3 Cinéma	Scripte Casting	Angeliki Arvanitis Marie-France Michel (France) Sabine Schroth (Allemagne) Sotiria Marini (Grèce)
	Novo RPI Medusa Film	Image Steadycamer 1 ^{er} assistant caméra Décors	Patrick Blossier Michael Tsimperopoulos Eric Blanckaert Alexandre Bancel Konstantinos Papageorgiou Mathé Pontanier Ioulia Stavridou Thanassis Arvanitis Yannick Kergoat Yorgos Lamprinos
	Odeon Centre du Cinéma Grec ERT Télévision	Costumes	
	Nova Télévision East Media Finos Films Office du Tourisme Grec	Son direct Montage image Assisté de Montage sonore et création sonore Mixage Musique	Thomas Desjonquières Thomas Gauder Armand Amar
Avec la participation de	Canal+ Cinecinema France3		
Avec le soutien de	la Région Ile-de-France		

